



Jean-Claude POUYTES

La chute

Nouvelles

Jean-Claude Pouytes

La Chute

© Jean-Claude Pouytes, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0586-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La chute

Ce matin-là, quelques nuages pressés filaient vers l'Hudson comme pour partager mon impatience de revoir Martha. Je délaissais Miss Liberty et scrutais l'imposante silhouette des immeubles qui découpaient le ciel. J'aimais bien cette atmosphère fébrile du petit jour où les travailleurs matinaux se serraient sur les bastingages du ferry de Staten Island. Le mois d'août rendait le vent plus clément et je n'avais pas hésité à me porter à l'avant pour me laisser gifler par les rumeurs de la grosse pomme qui montaient déjà jusqu'à moi.

Mon regard balayait le ciel, lorsque je fus attiré par un hélicoptère qui semblait immobile au-dessus de Manhattan. Que faisait-il là ? Épinglé tel un papillon sur une toile ? Et puis, en clignant des yeux, j'aperçus une tache noire qui oscillait comme un moustique aveuglé.

— Regardez ! m'écriai-je malgré moi, l'index tendu vers le soleil.

Au fur et à mesure que le ferry se rapprochait, l'ombre dansante s'allongeait et prenait peu à peu une allure familière.

— C'est un homme, cria quelqu'un. Un homme qui vole dans les nuages !

— Non, c'est un ange ! Un ange protecteur de New York

— Arrêtez vos conneries, m'engueula un grincheux en levant à peine les yeux au-dessus de son journal. Le soleil vous joue des tours !

Mais je ne rêvais pas. Nous ne rêvions pas. La foule s'agitait et de plus en plus de monde se pressait vers l'avant du ferry.

— Regardez ! C'est bien un homme ! Un homme qui marche dans le ciel !

De plus en plus nettement, apparaissait comme un mince trait de plume dessiné sur le bleu resplendissant de l'azur. Une ligne, qui au grès du tangage renvoyait le filet brillant des rayons du soleil d'été. Et la vérité éclata en moi, reprise par la foule qui avait envahi le pont.

Dans le ciel de Manhattan, entre les tours jumelles du World Trade Center, un funambule avançait. Suivi par des milliers de regards retenus par la stupéfaction, et le risque d'un péril fatal. Courage ? Folie ? Orgueil à défier ainsi le danger ? Que faut-il penser ?

— Quelle audace !

— C'est de la démente !

— Arrêtez-le, il va se tuer !

Je me fraye un chemin dans tout ce brouhaha de sentences macabres, car je veux voir de plus près. Suivre cette folie que j'espère triomphante. Au diable les

jeteurs de sort, c'est trop beau pour que le rêve ne soit pas partagé. À peine accosté, je cours à travers Battery Park et remonte Greenwich Street pleine d'incrédules qui zigzaguent entre les voitures, passant d'un trottoir à l'autre, pour mieux observer le funambule. Il a une grande perche entre les mains : un balancier. Ça doit l'aider, mais à 400 mètres de hauteur, ça me semble dérisoire. Il fait demi-tour ! Stupéfiant ! Il s'allonge sur le fil ! Mais que cherche-t-il ? Il s'enivre du vide ? Du danger ? Pourquoi ?

Des silhouettes s'agitent en haut des tours. C'est la police. On doit lui demander d'arrêter tout ça. D'être raisonnable. De ne pas risquer sa vie. Mais à quoi bon ? Que vaut la morale des hommes pour celui qui rêve dans le ciel, à la conquête d'un inutile, qu'il place au-dessus de sa propre existence ? Qui peut comprendre ? Pas nous, qui avons peur du vide, de l'océan et de l'ennui.

Une foule immense longe les trottoirs. Un murmure glacé tombe de toutes les bouches « va-t-il tomber ? Il va tomber ! » « Mon Dieu quelle chute ! On va pas le retrouver entier ! » Après avoir salué plusieurs fois, un genou sur le câble qui relie les deux tours, il rejoint tranquillement le bord et se rend aux policiers qui l'attendaient. La tension retombe. À ce moment-là, j'entends mon nom :

—Marcia ! Marcia ! C'est Martha qui m'appelle de l'autre côté de la rue ! Elle traverse et m'embrasse en me serrant très fort contre sa poitrine.

— Marcia, je n'ai rien vu ! Tu vas tout me raconter, n'est-ce pas ?

J'ai retrouvé mon amie. Mon cœur s'emballe, j'ai la chair de poule. Un ange est sauvé, la foudre n'est pas tombée. Il n'y aura pas d'ange déchu, pas de chute, pas de Satan. Au moins pour aujourd'hui...

C'était notre rendez-vous du mardi matin. Un papotage entre amies pour échanger les nouvelles de la famille, les aléas du week-end et les dernières restructurations au bureau. Ce matin-là, je manquais d'entrain. Pourtant, le temps était au beau, et le ferry à l'heure. Je m'accordais tout de même une pause sur un banc de Battery Park, histoire de laisser flâner quelque pensée réconfortante avant la pression du boulot. Mais les rayons du soleil ont dû me rappeler la tiédeur de mon lit, et je me suis assoupie.

Un bruit assourdissant m'a réveillée. Un choc énorme comme jamais je n'en avais ressenti. Une forte odeur d'essence et de brûlé remplit peu à peu l'atmosphère. Je tremblai. La peur m'envahit. Que se passait-il ? Prise de panique, je fonçais vers la station du Ferry pour me mettre à l'abri. La foule s'entassait, incrédule. 9 h 3 une nouvelle explosion retentit. On se dévisage. Les nouvelles circulent. Les tours du World Trade Center sont en feu ! Des avions sont tombés dessus ! Des avions ?

On nous ordonne de rester calmes. De ne pas sortir en attendant des informations et les consignes des autorités. Certains s'échappent. Je décide de ne pas bouger. La peur monte. Pourquoi ? Comment ? Qu'allons-nous faire ? Personne ne sait rien. On s'accroche aux téléphones portables, aux contrôleurs du ferry, rien ! Le temps passe. On s'assoit où on peut. Sur des rebords de fenêtre, par terre. Des enfants pleurent. Des cris montent. Chacun décide pour chacun.

Il est presque dix heures et je n'ai pas bougé. Une clameur épouvantable s'élève de Manhattan. Ça craque, crisse, beugle. Le mugissement effrayant d'un monstre infernal qui s'écroule. Des bruits voilés enveloppent l'air entier. Je deviens sourde, je ne ressens que des acouphènes, des douleurs lancinantes dans mes tympans. C'est la guerre ? Un bombardement ? Une météorite qui chute ? La fin de notre monde ? La poussière envahit le hall du métro, nous étouffons. Mon Dieu, et Martha qui m'attend sur Greenwich Street. Est-ce qu'elle a pu se mettre à l'abri ? Je ne vois plus rien, je m'évanouis.

À 9 h 59 la tour sud du World Trade Center s'est effondrée. À 10 h 28 la tour nord a fait de même. C'est l'apocalypse à Manhattan, et la prophétie de Jean me revient en mémoire : « Et il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crins, la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre ».

Plusieurs semaines maintenant que les tours jumelles se sont effondrées. Je suis toujours sans nouvelles de Martha. Martha qui a été vue près des tours le 11 septembre, sourire aux lèvres, insouciante, comme nos vies ne le permettront plus.

J'ai cherché. Je cherche. Partout, je déchiffre toutes les listes. Je parcours tous ces avis froissés accrochés aux grilles. J'écoute inlassablement tous les communiqués, en vain. Je voudrais comprendre. Un soir, profitant de l'obscurité, je me suis approché de Ground Zero. Le plus près possible. C'est là que j'ai vu cet homme. Les cheveux blanc-blond, hirsutes. En serré dans un caban, il s'est retourné vers moi avec un regard triste.

— Excusez-moi, madame, vous auriez un petit sac, une boîte ?

— Mais pourquoi ?

— Je voudrais prendre de cette cendre, de ce qui reste du World Trade Center

— Mais pourquoi ?

— Je suis Philippe Petit, funambule. C'est moi qui ai traversé entre les tours en 1974. C'est mon rêve dans cette cendre, la poussière d'un souvenir qui ne revivra plus. Vous comprenez ?

— Bien sûr, je vous ai vu Monsieur, je vous ai vu de mes propres yeux danser dans le ciel ! Vous avez partagé votre rêve, et je vous admire pour cela. Tenez, j'ai une vieille boîte en fer que mon fils m'a donnée et qui fera l'affaire.

— Merci de tout mon cœur, Madame. Madame ?

— Marcia, Marcia Rottenberg

Il s'agenouilla avec élégance, comme il l'avait fait autrefois sur son fil, et prit cette cendre qui pour lui représentait beaucoup plus.

— Madame

— Oui ?

— Il y a une pierre dans votre boîte ; est-ce qu'elle est précieuse pour vous ? Voulez-vous la récupérer ?

— Oh ! c'est vrai, je l'avais oubliée. C'est mon fils qui me l'a rapporté de Berlin où il vit. C'est un simple caillou de béton en fait, savez-vous ? Un fragment du mur de Berlin qu'il a ramassé après sa chute. Il ira très bien avec les cendres ! Un morceau de liberté dans les ruines d'un rêve détruit. Que de symboles ! Finalement, vous êtes le seul à n'avoir pas chuté !
